

VIEILLESSES ENNEMIES

N° 54

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement. Enfin il arrivait ce couillon de détective ! Deux heures qu'elle l'attendait ! Ils s'étaient donné rendez-vous dans le salon de la gare pour qu'elle expose l'affaire et donne ses instructions, et le voilà qui se pointait par le tortillard qu'elle devait prendre pour partir. Déjà qu'elle l'avait trouvé mou ce type lors de leur première entrevue, il ne démarrait décidément pas sur de bonnes bases !

L'homme grand et mince, élégamment vêtu d'un costume gris perle, sourire niais et regard bleu inexpressif sous son crâne dégarni, se fendit d'un mielleux « bonjour madame Rose » en lui tendant la main. Elle se figea dans une mine sévère, écarta la main tendue d'un coup de canne et lâcha d'un ton sec :

- Vous voilà enfin ! Je vous rappelle que je vous attendais par le train précédent. Plus le temps de discuter ! Je veux rentrer chez moi, pas question d'attendre encore deux heures le suivant !

L'homme se courba dans une posture de contrition, main droite sur le cœur, pour présenter ses plates excuses et regretter le contretemps l'ayant conduit à changer son billet. Rose, qui détestait la diplomatie de bas-étage, s'empourpra :

- Rien à fiche de vos excuses et de votre contretemps Guenille...
- Guédille, madame Rose, avec un « d » comme Dupond.
- Ne m'interrompez pas Guenille ! Vous êtes en retard et c'est intolérable ! A quatre-vingts ans, je n'ai plus de temps à perdre. Voici une enveloppe avec quelques indications et instructions. Tâchez de vous montrer efficace à défaut d'être ponctuel !

Derrière la vieille dame, quelques personnes assistaient au spectacle. On aurait dit une scène de vaudeville, et lorsque Rose et Guédille dégagèrent enfin l'accès à la voiture, les passagers mirent quelques secondes à réaliser qu'ils devaient se hâter s'ils ne voulaient pas rester à quai.

Rose souffla en se calant dans son siège, fulminant encore contre Guédille. Elle n'avait jamais supporté les retardataires. Lorsqu'elle enseignait, l'élève qui osait ouvrir la porte de la classe après la sonnerie se voyait systématiquement renvoyé chez le proviseur avec un mot dans son carnet de correspondance. Et feu son mari,

le regretté Edmond, qui enseignait dans le même lycée, appliquait des principes identiques. Le couple était connu pour son intransigeance, et les amis invités à dîner, s'ils arrivaient après l'heure fixée, devaient produire une excuse imparable.

Aujourd'hui encore, Rose gardait l'œil sur sa montre. Elle constata d'ailleurs que le train partait avec une minute de retard, et que son Edmond n'aurait pas manqué d'interpeller le contrôleur. Elle pourrait le faire, elle aussi, mais le charme n'opérerait pas. Ce qui lui plaisait, c'est l'autorité naturelle qui se dégageait d'Edmond dans ces moments-là. Pas comme cette chiffe molle de Guédille. Enfin, elle espérait qu'il apprendrait tout de même quelque chose d'intéressant.

Son allure dégingandée et sa politesse à la limite de l'obséquiosité la dégoûtaient un peu. Mais il était recommandé par une antique connaissance dans le commerce de l'art, qui bien que peu fréquentable sur le strict plan de la légalité, jouissait d'une réputation d'homme réglo dans les affaires. Elle avait donc décidé de faire confiance à l'étrange enquêteur privé. Il ne s'était pourtant pas montré plus brillant que ses locaux vétustes lors de leur premier entretien. C'est d'ailleurs ce qui avait donné à Rose l'idée de changer son nom de Guédille en Guenille (elle avait si peu eu l'occasion de s'amuser ces derniers mois). Elle comptait néanmoins sur la rigueur et l'expérience acquises pendant ses années à la division nationale d'investigations financières et fiscales, et sur son allure passe-partout d'homme civilisé et poli pour découvrir ce que manigançaient Valentine et Anita.

Car les quelques jours passés avec ses anciennes complices ne la rassuraient pas du tout. Leur sollicitude n'avait pas réussi à étouffer totalement le chagrin et le courroux causés par leur interminable silence. Les deux garces n'avaient donné aucune nouvelle pendant des lustres, même à la mort d'Edmond. Après tout ce qui les avait unies ! Unies, oui. Le terme était faible tant elles avaient vécu au diapason pendant des dizaines d'années. Elles avaient tout partagé, absolument tout, jusqu'à leurs hommes.

Le point commun les reliant comme la racine du liseron, c'était la peur de l'ennui, la phobie de la lassitude. Depuis la fac d'histoire de l'art où elles s'étaient rencontrées, jusqu'à ce que le sort s'acharne sur leurs époux respectifs, elles avaient poursuivi un unique objectif : ne jamais se languir, ne serait-ce qu'une seule seconde ! Par chance elles avaient dégoté trois hommes amis dans la vie et mus par le même désir de mouvement perpétuel. Il n'avait pas fallu longtemps pour que les couples se

mélangent, ni pour que l'amour de l'art ne les soude encore davantage. Leur énergie débordante allée à la recherche de sensations fortes les avait conduits à se lancer dans une arnaque sophistiquée. Les filles peignaient à la façon de certains artistes bien cotés, mais pas trop connus, pendant que les garçons se mettaient en quête de galeristes incroyables. Ils avaient bien failli conclure leur première affaire, mais l'acheteur, qu'ils avaient un peu trop vite taxé de candide, leur avait laissé le choix entre récupérer le tableau à son profit sans lâcher le moindre centime, ou le remettre à la répression des fraudes. L'option raisonnable s'était imposée, et leurs carrières de faussaires s'étaient terminées avant même d'avoir commencé. Les concours de l'éducation nationale avaient alors constitué une bouée de sauvetage leur permettant de se maintenir au-dessus de la ligne de flottaison question revenus, tout en continuant de vivre leurs frasques dans des profondeurs extravagantes, là où la vindicte populaire, par crainte de se noyer, ne viendrait pas les chercher. Ils avaient ainsi traversé les années, vivant les uns chez les autres, les uns pour les autres, au milieu des copies à corriger, des tableaux achetés à bon prix dans les brocantes, des chevalets et des tubes de couleurs, et des motos que collectionnaient les hommes pour des balades échevelées. Ils abandonnaient souvent l'appartement de l'un ou l'autre couple à des artistes de passage, qui laissaient en guise de loyer exorbitant une œuvre sans valeur. Oui, ils avaient traversé les années dans une douce folie, et l'ennui n'avait pas trouvé le moindre interstice, la moindre faille où s'immiscer. Ils n'avaient même pas eu de temps pour d'autres enfants que leurs élèves ! Seule l'intransigeance de Rose et Edmond sur les horaires semblait contraster, et pouvait donner lieu à quelques tensions. Mais elle était en réalité un moyen supplémentaire de conjurer la langueur, en s'assurant qu'aucun temps mort ne viendrait interrompre le flot roulant des activités. Une façon comme une autre de tenir la camarade à distance, se disait Rose en admirant le crépuscule mauve par la fenêtre du train.

Edmond lui manquait bien sûr. Mais pas autant que l'ivresse permanente des années débridées. Bien sûr ils avaient vieilli, et les derniers temps, le tourbillon était devenu une sorte de valse lente. Mais ils avaient encore fait front en se tenant tous les six par la main.

Le mari d'Anita avait calanché le premier, il y a trois ans. Crise cardiaque. Un soir de fête, il avait posé son verre et piqué du nez dans son assiette, d'un coup, comme ça,

sans prévenir et en silence. Ils avaient continué à cinq, mais un ressort était cassé, et les pas de danse avaient bien du mal à s'accorder.

Et puis un an plus tard vint le tour de l'époux de Valentine : accident de moto. La faucheuse, bien aiguisée, s'était présentée sous la forme d'une glissière de sécurité. Imparable. Le coup avait été rude. Pour la première fois, la lassitude avait un filon à exploiter. Elle creusa son trou dans les cœurs ravagés des veuves. Elles trouvaient insupportable la vision du dernier couple, et ne concevaient plus de partager un homme qui, du reste, avait perdu le goût de la tendresse en même temps que ses amis. Elles achetèrent une maison à une demi-journée de chemin de fer, dans un village où Valentine avait vécu enfant, et laissèrent Rose et Edmond à leur existence désormais incomplète.

La nuit était tombée, et seuls les néons des gares et quelques lampadaires en bordure de passage à niveau éclairaient le visage attristé de Rose. Car la tristesse, bien avant la colère, avait été son premier sentiment lorsqu'elle avait constaté que ses amies ne se manifestaient pas à la mort d'Edmond. Passé l'abattement, elle avait songé à débouler chez elles à l'improviste pour demander des explications, à leur envoyer un courrier incendiaire, ou à leur faire savoir qu'elle les bannissait de sa vie. Mais comme elle ne parvenait pas à les joindre, le temps passant, elle avait dû se résoudre à prendre acte de leur volonté de couper les ponts. La mort dans l'âme, on ne pouvait mieux dire, et la rage de l'incompréhension prête à exploser.

Alors il y a quelques jours, dès que Rose avait reconnu la voix à l'autre bout du fil, la déflagration de sa tirade avait dû percer les tympans de Valentine et Anita. Puis après avoir craché son venin, elle s'était mise à sangloter, et n'était plus parvenue à endiguer le flux débordant sur ses joues, comme si la douleur de l'absence se mêlait à une joie souterraine du retour des amies prodigues pour alimenter une source infinie de larmes. Il avait fallu plus d'une heure pour que Rose parvienne à maîtriser peu ou prou ses émotions et puisse parler sans crier ni pleurer. Retrouvant un peu de son aplomb malgré les tremblements de ses mains et de ses lèvres, elle avait demandé des explications. Sur un ton affecté, Anita et Valentine avaient déclaré que c'était trop dur de perdre le dernier homme de leur vie, qu'elles avaient manqué de courage certes, mais elles se culpabilisaient d'avoir quitté Rose et n'osaient plus affronter son regard. Il faut dire aussi qu'elles étaient percluses de rhumatismes, ce qui rendait les voyages difficiles, et puis la nouvelle de la mort d'Edmond les avait tellement abasourdies qu'elles étaient restées plusieurs jours dans un état second, et

lorsqu'elles étaient revenues à elles, elles avaient ressenti tant de honte qu'elles n'avaient plus osé prendre contact, et puis entre l'entretien de la maison et leurs obligations bénévoles dans le village... Rose avait écouté, partagée entre l'envie d'y croire et la hantise de la simulation. Et ce qui l'avait poussée à accepter de les rejoindre pour quelques jours, c'était le besoin d'en avoir le cœur net. Elle s'était dit qu'elle les connaissait si bien qu'elle saurait déceler les accents de sincérité ou de filouterie dans leur attitude. Cependant, malgré son ressentiment, douter à ce point de ses amies l'avait embarrassée. C'est probablement ce qui l'avait incitée à faire appel à Guédille : elle lui déléguerait ses doutes, se déchargeant sur lui d'une partie du malaise provoqué par sa méfiance. Au moins servait-il à délester un peu sa conscience, car pour le reste, à vrai dire elle comptait davantage sur elle-même. Elle espérait seulement que cette fois-ci, il serait à l'heure au rendez-vous téléphonique qu'elle lui avait fixé.

Ereintée par son voyage, Rose se reposait dans son canapé lorsque la sonnerie retentit. Elle sourit en jetant un œil à la pendule. A la seconde près : le grand dadais avait retenu la leçon.

- Alors Guenille, quelles sont les nouvelles ?
- Guédille, madame Rose, Guédille avec un d comme Dupond.
- Ecoutez Guenille, il me semble que nous avons passé le stade des présentations. Venez en au fait, je vous prie.

Elle eut une seconde de remords, mais les occasions de se divertir devenaient si rares ! Et puis après tout elle le payait grassement, elle pouvait bien en retour se payer sa tête. Il semblait avoir deviné ses intentions et sa voix se fit résignée :

- Le contact est établi et elles paraissent sensibles au rôle que vous m'avez fait endosser. Vous aviez raison, elles ont tout de suite accroché à l'histoire du peintre incompris. Je suis invité à dîner ce soir, et prié d'apporter mes toiles. J'espère que celles que vous m'avez confiées feront leur effet.
- Ah Guenille ce que vous pouvez être nigaud. Peu importe les tableaux, il s'agit d'un prétexte ! Vous pensez bien que je vous ai donné des croutes. Bon comment comptez-vous procéder pour la suite ?
- Très simple madame Rose : je subtilise une clé que je fais refaire, et je vais fouiner quand elles ne seront pas là, et aussi placer quelques dispositifs me

permettant d'écouter leurs conversations à une distance raisonnable de la maison. Vous n'imaginez pas ce que la technologie permet de nos jours. Et pour le reste, c'est comme je vous avais dit : enquête de voisinage discrète et accès aux comptes grâce à mes ex collègues de la financière. Je crois qu'avec tout ça, vous saurez à quoi vous en tenir.

- Espérons ! Vous n'avez rien d'autre à me dire ?

Blanc à l'autre bout de la ligne. Puis après quelques secondes :

- Ah si ! J'aimerais que vous me racontiez les quelques jours passés avec vos amies puisque nous n'avons pas pu le faire à la gare.

Rose pensa « ça va être long cette enquête » et fit un effort pour ne pas être trop désagréable :

- Je me demandais si vous alliez m'en parler. Allez, c'est le moment de rattraper votre retard. Mais ce n'est pas de gaieté de cœur, parce qu'il commence à se faire tard et je fatigue. Alors ne m'interrompez pas Guenille.
- Bien madame Rose.
- Ah mais ne m'interrompez pas je vous dis ! Bon, elles m'ont accueillie les bras ouverts, presque un peu trop à mon goût. Elles ont cuisiné mes plats préférés, redoublé d'attention à mon égard : tu n'as pas trop froid ? Pas trop chaud ? Le matelas n'est pas trop dur ? Prends le fauteuil club, tu seras mieux, etc ... C'était presque assommant. Pour le reste, nous avons passé beaucoup de temps à évoquer de vieux souvenirs. Mais ce qui me met la puce à l'oreille mon bon Guenille, c'est qu'elles m'ont beaucoup parlé de l'époque où nous abritons des artistes sans le sou. Une vraie revue d'effectif, comme si elles cherchaient à savoir si j'avais gardé des contacts.

Rose expliqua la vie quelque peu dévergondée des trois couples au détective qui n'osait pas formuler la moindre question.

- Vous voyez Guenille, elles seraient en train de préparer un sale coup que ça ne m'étonnerait pas.

Le silence s'éternisant, Rose permit au limier de prendre la parole. Finalement il n'avait rien à demander, et se contenta de conclure.

- Intéressant madame Rose, intéressant. Je vais voir si cette piste peut mener quelque part. Je rappelle dès que j'ai du nouveau madame Rose. Bonne soirée madame Rose.

- Vous n’êtes pas mon laquais Guenille, inutile de dire « madame Rose » à chaque phrase. J’espère bien avoir de vos nouvelles rapidement ! Allez, au boulot mon vieux !

Plusieurs jours passèrent pendant lesquels Guédille n’eut aucune information à révéler. Mais un soir, il appela avec dans la voix des trémolos trahissant son excitation. Il tenait toute l’histoire et conseilla à Rose de s’asseoir pour l’écouter. Les micros et les comptes en banque avaient parlé.

Avec leurs petites retraites, Valentine et Anita peinaient à faire face au crédit de la maison, et la gestion peu rigoureuse de leur argent les avaient conduites à accumuler des arriérés. Or quelques mois après la mort d’Edmond, elles avaient découvert que deux des artistes accueillis par les trois couples au temps des années folles prenaient de la valeur sur le marché de l’art. Par chance, elles avaient conservé deux tableaux, qui leur avaient rapporté suffisamment pour effacer leurs dettes. Fortes de ce premier succès, et certaines que les deux peintres (dont elles se souvenaient très bien étant donné la proximité de leurs relations à l’époque) avaient cédé une dizaine d’œuvres au total, elles avaient retourné toute la maison pour en trouver d’autres. Mais leur quête était restée vaine, et elles en avaient déduit que les autres toiles se trouvaient chez Rose. D’où la prise de contact, l’invitation et leur attention révérencieuse, dans l’espoir d’être conviées à leur tour chez leur amie pour pouvoir fouiller son appartement, voire de l’inciter à déménager chez elles d’ici quelques mois. Dans tous les cas, elles envisageaient de s’approprier les œuvres sans éveiller les soupçons de Rose – un point délicat sur lequel leur stratégie avait du mal à se préciser – et de lui dissimuler d’éventuelles transactions. Guédille avait achevé son récit d’un ton navré :

- Ces femmes sont cupides madame Rose.
- Voilà une déduction digne de Sherlock Holmes dites-moi ! Guenille, avez-vous appris les noms des deux artistes ?
- Oui madame Rose. Il s’agit de Hugues Simians et de Tarik Bentaleb. Et si vous possédez ces fameux tableaux, vous feriez bien de les conserver encore un peu, car d’après mes informations leur cote ne cesse de monter.
- Fin limier et critique d’art avisé : votre prestation dépasse mes espérances Guenille ! Je vous remercie du conseil, mais au risque de vous décevoir,

sachez que je ne possède plus aucun objet rattaché à cette époque. Edmond les avait tous liquidés. Les derniers temps, il ne supportait plus la vue des souvenirs liés à nos années trépidantes. Dommage, n'est ce pas ?

- Oh oui madame Rose, comme c'est regrettable ! Souhaitez-vous que j'en informe Anita et Valentine ?
- Tiens, elles n'ont pas droit à du « madame », elles ? Vous êtes décidément un garçon étonnant.
- C'est que je ne les considère pas comme des dames, voyez-vous.
- Ah oui, bien sûr. Pardonnez-moi Guenille, cette histoire me rend suspicieuse. Pour répondre à votre question, ne les informez surtout pas. Laissez-les au contraire mariner dans leur fol espoir. Plus il grandit, plus leur déception sera profonde, et plus belle sera ma vengeance. Mais je vais encore avoir besoin de vous quelques jours.
- Comme vous voudrez madame Rose. Que puis-je pour vous ?
- J'aimerais que vous les surveilliez encore une semaine, et que vous m'avertissiez du moindre mouvement douteux. Ça me laissera le temps de préparer leur séjour chez moi. On va bien se marrer Guenille, je vous jure qu'on va bien se marrer !

Rose soupira après avoir raccroché. Il était impossible de faire confiance à qui que ce soit. Elle avait eu le nez creux à propos de Valentine et Anita. Et les connaissant, elle aurait mis sa main au feu que les deux chamelles avaient retourné le détective. Bien qu'elle ne doutât pas de l'histoire concernant les deux peintres, elle aurait juré qu'il avait manœuvré pour qu'elle lui indique où se trouvaient les tableaux. Elles avaient dû lui promettre une commission sur les ventes. Pauvre Guédille, il ne savait pas où il mettait les pieds !

De son côté, elle allait leur préparer une surprise à sa façon. Elle sentait vibrer en elle des sensations qu'elle avait cru oubliées, une montée d'adrénaline, qui atteindrait son apogée lorsque les trois abrutis (car elle ne doutait pas que Guédille fasse maintenant partie de la bande) découvrirait comment ils avaient été bernés. Elle ne serait pas là pour les voir, mais elle n'aurait aucun mal à les imaginer. Et Edmond serait fier d'elle, elle en était sûre.

Rose commença par étaler les cinq Simians et les cinq Bentaleb dans son séjour. Evidemment qu'elle les avait conservés ! Ils faisaient partie de ses artistes préférés et elle s'était toujours désolée de ne pas les voir reconnus à leur juste valeur. Elle en céda deux à un collectionneur qu'elle savait honnête et discret, puis mit les autres en lieu sûr dans le coffre sécurisé d'une banque. Elle investit une partie de l'argent de la vente dans une nouvelle carte d'identité, qu'elle obtint en quelques jours grâce à ses vieilles connaissances, et s'installa sous son nouveau nom dans une résidence de la côte d'azur. Avant de partir, elle avait pris soin de poster une lettre à l'attention de Valentine et Anita :

« Mes sœurs,

Je vous nomme ainsi car je ne peux plus vous considérer comme mes amies. Pour autant je ne peux oublier notre longue épopée commune, et ma foi, c'est un peu comme si vous étiez devenues des parentes que je subis. Sœur pourrait paraître un terme encore bien affectueux, mais vous savez comme nous avons honni la famille dans notre jeunesse, et vous comprenez, j'en suis sûre, qu'il est sous ma plume synonyme de traîtresse.

Nous avons vécu ensemble, avec nos hommes, des années hors sol, si incroyables que l'on nous prendrait pour des folles si nous en faisons le récit aujourd'hui. Les souvenirs accumulés auraient pu réunir trois veuves joyeuses, puisant dans leur mémoire l'essence d'une fin de vie onctueuse, passée à réinventer les contes de milles et une facéties. Mais l'aigreur du veuvage et de la jalousie vous a égarées. Et vous avez choisi une voie chaotique et bien pathétique, croyez-moi. Car vous qui vous rêviez princesses ou même peut-être reines, je peux vous dire qu'au mieux vous atteindrez le rang de vieilles peaux. Votre fantasme cupide de bourgeoises emperlousées prend fin avec cette missive.

Car je vous annonce que je vous ai refaites. Et oui les filles, c'est moi qui possède les toiles que vous cherchez. Elles sont en lieu sûr, ne vous inquiétez pas, et je veille à leur conservation. Moi aussi je suis en lieu sûr, car je veille également à ma propre conservation. Et vu le pactole sur lequel je suis assise, mieux vaut assurer mes arrières. Vous seriez bien capables de m'envoyer ad patres pour récupérer le magot. En d'autres termes, ne cherchez plus, vous perdriez votre temps. A moins que dilapider vos derniers jours, mois ou années soit votre but ultime, loin de moi l'idée de vous donner la leçon sur ce sujet.

Sachez que de mon côté je coule des jours heureux dans un environnement idyllique. Pardonnez le vague de ma description, mais je ne tiens pas à ce qu'un infime indice mette ce fin limier de Guenille sur mes traces. En parlant de lui, vous avez dû trouver un chèque dans cette enveloppe : il est destiné à payer ses honoraires. Bien entendu, libre à vous d'en faire un autre usage, mais je doute qu'il apprécie, et n'oubliez pas que ce n'est plus à moi qu'il pourra réclamer quoi que ce soit.

Ici se séparent définitivement nos chemins. Je vous quitte, avec beaucoup de regrets, mais sans remords. »

Allongée dans un transat au bord de la piscine, Rose trempa les lèvres dans son martini, jubilant encore une fois en imaginant la tête des deux renégates lisant son courrier. Puis elle décida que le peu d'avenir lui restant, elle le laisserait couler dans la contemplation de tout ce qui pouvait s'offrir de beau à son regard. Elle commença par les fesses du serveur.